

“ La Maison moderne ”

par Louis SOREL

LOUIS SOREL appartient à cette phalange d'architectes rationalistes qui a frayé la voie aux jeunes générations.

A côté de Louis Bonnier, de Plumet, Dervaux ou Tony Garnier, il a lutté pour un art sincère, logique, pour l'alliance étroite du beau et de l'utile. Si l'on voulait marquer quelle a été, dans ce mouvement, sa physionomie propre, on reconnaîtrait, sans doute, que, soucieux d'élégance et de grands partis, il a été, plus que tout autre, touché par les petits problèmes de tout ordre que suscite l'aménagement pratique de l'habitation et que nul n'a été plus ingénieux pour les résoudre.

A l'angle du boulevard Raspail et du square du Bon Marché, il a élevé, il y a quelques années, un très bel immeuble de rapport — car la boîte à loyers est intéressante et elle a sa beauté quand elle a été étudiée — et, au rez-de-chaussée, il avait installé, pour une société d'alimentation, la Sadla, les magasins les plus pratiques et les plus séduisants. De larges espaces s'ouvraient qui permettaient, à travers les divers rayons, de porter au loin le regard. Presque toute muraille intérieure avait disparu.

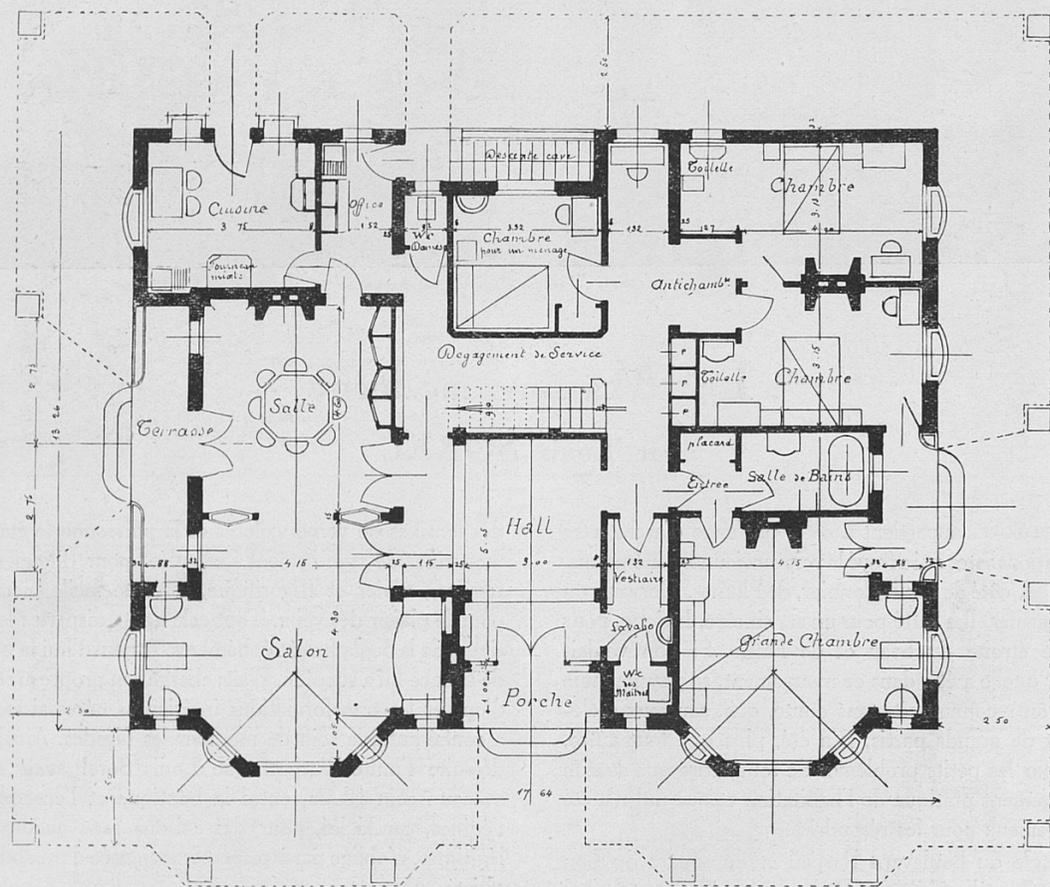
La maison ne posait plus que sur des piliers de section réduite, encore ces piliers servaient-ils de coffres pour abriter les canalisations nécessaires aux étages. La salle de thé avait une coupole en béton armé où s'enchaînaient

des lentilles de verres colorés et la poissonnerie était une merveille de raffinement, calculée pour l'hygiène, la resserre, vivier et frigorifique, la vente facile, combinée pour le plaisir des yeux. Tout cela a vite disparu : les destinées de la Sadla furent éphémères. Aujourd'hui la Banque de France lui a succédé. Elle a chargé son propre architecte d'opérer les transformations intérieures nécessaires et lui a confié aussi le soin de modifier les façades. Ainsi a été détruite l'unité d'aspect que Louis Sorel avait établie avec un soin jaloux, entre la boutique et l'ensemble de l'édifice, car la loi, pour des raisons sans aucun doute légitimes, n'oblige pas à respecter la pensée d'un architecte artiste.

A l'Exposition de la Houille blanche qui eut lieu à Grenoble en 1925, Louis Sorel avait construit un pavillon de restaurant élégant et séduisant et une « Maison moderne », dont je signalai l'intérêt aux lecteurs de *L'Architecture* (1) en exprimant le regret de ne pouvoir lui consacrer toute l'attention dont elle était digne. Fort heureusement, avec la tour d'Auguste Perret, le Grand Palais de Jausse, avec le pavillon de restaurant, « la Maison moderne » a survécu à l'Exposition. Bien que privée du mobilier qui la complétait, il n'est donc pas trop tard pour en reparler aujourd'hui.

(1) *L'Architecture*, 25 septembre 1925.

« La Maison moderne », c'est une tentative pour fixer les caractères que doit revêtir, afin de répondre à nos exigences, un immeuble construit en utilisant toutes les ressources dont dispose, à l'heure actuelle, un architecte. Le désir de Sorel n'est donc pas de nous présenter un pavillon exécuté en vue d'un client déterminé ; son ambition se hausse à nous proposer des solutions, ou tout au moins à provoquer, chez nous, des réflexions d'un caractère général.



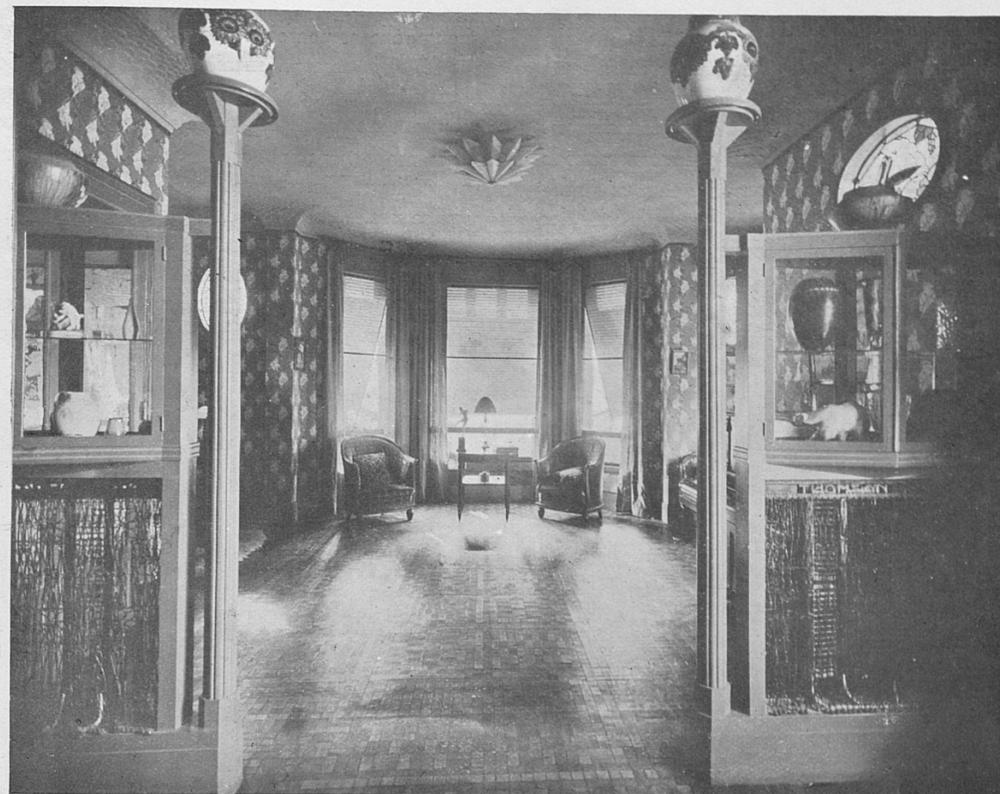
C'est un problème qui, depuis longtemps, hante Sorel. On se souvient de cette Exposition de la Cité Reconstituée qui se tint sur la terrasse du Jeu de Paume en 1916. Il s'agissait de préparer la restauration des régions envahies et chacun s'ingéniait à trouver les solutions les plus rapides pour réaliser l'indispensable avec le maximum d'économie. Sorel, seul, se préoccupa de la clientèle aisée, propriétaires, bourgeois riches, chefs d'entreprises qui, désireux de retrouver leur confort, seraient arrêtés non par l'absence de capitaux, mais par les difficultés de

matériaux et de main-d'œuvre. Il édifia une « construction économique », en réalité très raffinée, et qui, depuis, fut remontée, avec quelques additions, à l'Isle-Adam.

Entre la pavillon de 1916 et celui de 1925, aucune ressemblance apparente. C'est qu'en 1916 il s'imposait d'utiliser des matériaux légers, bois, plaques de fibrociment..., susceptibles d'être transportés par des moyens de fortune et d'être rassemblés par des manœuvres non spécialisés. De là la nécessité du toit apparent dont

l'artiste avait tiré le plus heureux parti en mariant avec les pentes les lignes droites des cheminées. La substitution, en 1925, d'une terrasse autorisée par le béton armé, établit une opposition radicale. Pour les aménagements intérieurs, il ne pouvait être question, en 1916, de l'électricité, grande triomphatrice à Grenoble en 1925. Enfin, dans l'atmosphère de guerre, l'idée de confort ne se présentait pas exactement comme aujourd'hui.

Malgré tout, des ressemblances profondes d'esprit ou d'intention. D'abord absence d'étage, ce qui, en 1916,



LE SALON



LOUIS SOREL. — LA MAISON MODERNE. — LA SALLE A MANGER

pouvait passer pour une nécessité, matériaux peu résistants, très inflammables et ce qui, à Grenoble, est, de toute évidence, un système. Sans mépriser ascenseurs et monte-charges, Sorel estime, en effet, que toutes les fois qu'il est possible, l'habitation doit être de plain-pied, tant pour la commodité du service que pour la sécurité et pour l'indépendance des différents occupants par la multiplicité des dégagements. Adoption systématique des fenêtres à guillotine, seules rationnelles parce qu'elles ne battent pas et n'interdisent pas aux sièges ou tables l'approche immédiate de la baie. Plan dense réduisant au minimum utile

gneuse, elle ne pense qu'à ceux qu'elle abrite. Ce ne sont pas là, évidemment, manières de nouveaux riches. Je dirais volontiers qu'elle respire la fortune depuis longtemps acquise, celle qui n'a ni besoin ni désir d'en imposer.

Ses proportions sont modestes. Les matériaux ne sont pas précieux. Elle est faite de béton de ciment et qui ne se déguise pas. Mais, mêlé de gravillon, travaillé à la boucharde, ce ciment prend, sous la lumière, un éclat doux et mat et le mur, qui s'élève au-dessus d'un soubassement cannelé grassement traité, se développe en surfaces homogènes que ne pourrait réaliser la pierre appareillée.



SOREL. — LA MAISON MODERNE

les vestibules ou couloirs, mais, par auvents, porches ou terrasses, ménagement de coins, abrités à la fois et ouverts, où l'on se sent tout ensemble en plein air et protégé. Emploi architectural du mobilier étudié dans ses volumes, son aspect, sa répartition, selon les chambres qu'il doit garnir. Absence de toute décoration parasite, disparition du décor sculpté, mouluration très réduite. La beauté cherchée dans la structure, les matériaux accusés. Enfin ce soin ingénieux dans tous les détails où j'ai déjà dit que Sorel se complait.

* *

La « maison moderne » n'offre rien au regard de piquant ou de surprenant. Elle ne cherche ni à attirer ni à retenir le passant. Avec une sorte d'assurance simple ou dédai-

Au-dessus du mur, une large corniche formant auvent pour écarter tout danger de suintement et, couronnant le tout, la clôture d'appui qui enveloppe la terrasse. On aperçoit, au milieu de la terrasse, le mur du palier de l'escalier d'accès.

Aucune sculpture, ni frise, ni motifs isolés, ni médaillons. Hors les cannelures du soubassement, pour ainsi dire pas de moulures. Les fenêtres, les portes sont entaillées directement sans encadrement. Le profil de la corniche est élémentaire. Seule, sous la corniche, court une frise, sorte de galon noir et or d'un motif géométrique simple, en « faïencérite », fibro-ciment recouvert d'un vernis recuit au four ; elle affirme, par contraste, les valeurs claires qui règnent partout ailleurs et renforce l'ombre portée par la corniche même.

Les quatre façades ont chacune un dessin différent, parce qu'elles se subordonnent à la distribution intérieure. La façade principale, seule, a un mouvement : deux avancées qui répondent au salon et à la grande chambre.

L'effet dérive du jeu des pleins et des vides, de la prédominance des lignes droites horizontales et verticales : baies strictement quadrangulaires, bandeaux rigides d'ombre, étroit sous l'appui de la terrasse, large sous la corniche. L'impression pourrait être dure et elle l'est un peu, en effet, sur une des façades latérales où aucun élément architectural ne vient la corriger. Mais ailleurs, et

ment de ces phares ingénieusement dissimulés, installés par la Compagnie électrique des Lampes, que, la nuit, l'édifice apparaît tout baigné d'une lumière mystérieuse.

La distribution intérieure est parfaitement claire et simple ; elle se lit sur le plan avec ce bonheur et cette évidence qui sembleraient devoir s'imposer tout d'abord et que l'on n'obtient qu'au prix d'une longue étude. Elle ne réclame aucune explication.

L'impression pour le visiteur, quand il a franchi la porte de fer forgée par Nics, est d'agrément et de clarté. Ces baies multipliées, dont des stores extérieurs per-



SOREL. — LA MAISON MODERNE ÉCLAIRÉE LA NUIT

surtout à la façade principale, interviennent des œils-de-bœuf et une ondulation de la crête d'appui qui esquisse, très discrètement, des sortes de frontons incurvés. Partout, du reste, selon un principe cher à Tony Garnier, la végétation vient, à la fois, souligner, par contraste, la rigueur de l'architecture et l'atténuer.

La surélévation au-dessus des caves n'a pas seulement autorisé les trois marches des perrons, elle a permis d'adosser aux murailles des talus gazonnés plantés de fleurs. D'autres fleurs dans des jardinières pratiquées au bas des fenêtres, leur répondent et la maison, enchâssée dans la verdure, sourit, non sans gravité. Au pied des talus, d'autres jardinières posent sur des piédestaux massifs. Creusés sur la face qui regarde la maison, ces piédestaux recèlent des ampoules électriques et c'est par le rayonne-

ment de doser les bienfaits, ont une plénitude paisible. Au-dessous d'elles ont été placés des radiateurs électriques. Elles ont à leur base une partie dormante à travers laquelle on jouit des fleurs des jardinières et grâce à laquelle la section du panneau mobile a pu être remontée pour ne pas couper la vue juste à hauteur du regard.

Les murs du hall sont couverts d'un revêtement somptueux où l'éclat métallique du vieil argent s'unit à une laque d'un rouge intense. Ce sont simplement des feuilles d'aluminium sur un enduit vernis, décor peu coûteux et d'une mise en place rapide.

Le sol de la salle à manger, du salon, de la grande chambre est couvert de parquets mosaïqués Noël, qui offrent des combinaisons agréables et se prêtent au lavage. La plinthe vient rejoindre le plancher par une courbe et



SOREL. — LA MAISON MODERNE

comme il est logique, mais fort rare, elle est à l'épreuve de l'eau.

Le salon et la salle à manger ne forment, en réalité, qu'une seule pièce, scandée plutôt que coupée par des épines dont la partie supérieure forme vitrine et la partie inférieure sert de cadre à des radiateurs électriques. Nos photographies diront mieux qu'une description la nouveauté et l'agrément de cette disposition, le goût des aménagements : un large espace où se tiendrait, sans gêne, une réunion nombreuse, la lumière prodiguée et, dans cette unité, l'intimité cependant préservée, soit autour de la table, soit dans l'abside et les deux transepts — la lecture du plan révélera ce qui me suggère ces termes paradoxaux — du salon.

Je devrais vous dire, à présent, l'harmonie de la grande chambre et, passant aux raffinements de commodité, ouvrir les penderies, décrire les combinaisons qui rendent pratique une cuisine qui n'est pas grande et un office minuscule ; il faudrait encore vous expliquer comment

les plafonds, tendus sur un treillage grillé, totalement indépendant des planchers, sont à l'épreuve de toute fissure ; nous irions percuter les murs pour sonder leur structure, mesurer l'épaisseur de la paroi extérieure, du vide médian et de la cloison interne. Enfin, montés sur la terrasse, après avoir admiré le panorama qui s'y découvre, nous examinerions comment il serait possible d'aménager l'espace clos autour de la cage de l'escalier, ou de pratiquer, au-dessus d'une chambre, une cheminée d'éclairage, pour y créer un atelier.

Je m'excuse de ne pas poursuivre davantage cet examen.

Je crois en avoir assez dit pour faire deviner, chez Louis Sorel, la qualité d'un art qui ne cherche jamais à se faire valoir et ne se manifeste que pour rendre hommage à la vérité, art moderne sans outrance, sans paradoxe, sans esprit de système, art actuel et de tous les temps, puisqu'il ne reconnaît comme règles que la sincérité et l'étude.

Léon ROSENTHAL.

